

## L'aventure picturale de Robert Lapalme

Hedwidge Asselin

Volume 30, numéro 122, mars–printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

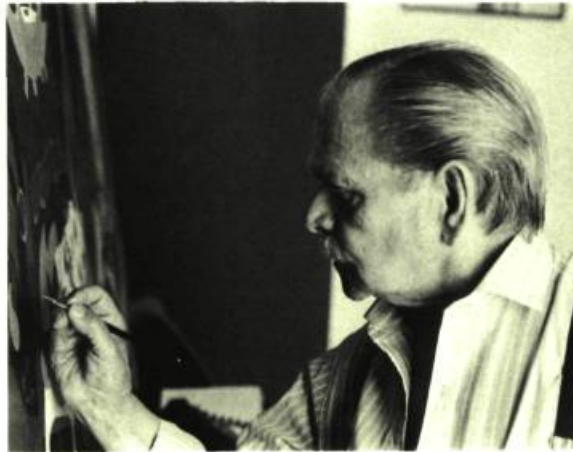
[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Asselin, H. (1986). L'aventure picturale de Robert Lapalme. *Vie des arts*, 30(122), 80–81.

# L'AVENTURE PICTURALE DE ROBERT LAPALME

Hedwidge ASSELIN



1. Robert LaPalme.  
(Phot. Claude Lafleur)

**1941** est la date de l'entrée en peinture de Robert LaPalme. Il dessine déjà depuis longtemps; il a été caricaturiste à *l'Ordre* et à *La Patrie*. Après un séjour de deux ans à New-York, il revient à Québec où il fonde, en 1937, la Galerie Municipale où aura lieu la première exposition d'art abstrait qui créera de nombreux remous dans la vieille capitale. Il enseigne aussi l'histoire de l'art à la Faculté des Sciences de l'Université Laval. C'est alors que le commandant du Camp de Valcartier, le lieutenant-colonel Adolphe Dansereau lui commande un mural pour la salle d'exercices du 22<sup>e</sup> Régiment du Roi. Là, se pose le problème de la couleur: LaPalme n'a pas de formation artistique officielle. L'École des Beaux-Arts de Montréal l'a refusé en 1925.

Alors, il apprivoise la couleur en n'utilisant que les primaires. Dansereau, enchanté du résultat, lui demande de décorer toute la salle. Naît alors une série de gouaches sur l'histoire de la guerre. LaPalme maîtrise de mieux en mieux la dialectique dessin-couleur; il présente un monde touffu de formes semi-abstraites qui racontent des légendes guerrières plus ou moins anciennes, celle de Judith, de Gengis Khân ou la Révolte des anges, tout cela traité avec beaucoup d'humour. Dans ces gouaches, se retrouve son goût pour les formes nettes et simplifiées, les contours précis, les surfaces de couleur impeccablement étalées en aplat.

Les murals ne seront jamais réalisés; le commandant est muté et son successeur refuse le projet. LaPalme s'adresse alors au supérieur de celui-ci, le brigadier-général Georges Vanier, qui, offusqué par la représentation de sexes énormes de primitifs dans un des dessins, lui désigne et le panier et la porte.

Dix ans plus tard, l'artiste sera vengé. A Paris, l'ambassadeur du Canada, Georges Vanier, inaugure une exposition de Robert LaPalme où sont présents les mêmes dessins. Ils avaient été déjà présentés à la Galerie Bouestell, dans la 57<sup>e</sup> Rue, à New-York. LaPalme préparera de nouveaux projets sur l'histoire de la médecine, de la mode, les légendes du Canada français. A

New-York succédera Toronto, Rome, Rio, et partout les critiques seront louangeuses. Pearl McCarthy, du *Globe and Mail*, écrit, en février 1946, que le Canada possède enfin un peintre satiriste d'importance internationale.

A jeter un œil rétrospectif sur le travail de LaPalme, deux notions se dégagent de sa peinture: celle de plaisir et celle de liberté. Le plaisir est à la fois celui du faire et celui du spectateur. Non pas déjà la participation physique de celui-ci puisque l'œuvre est mise en représentation comme la tradition le veut, mais le plaisir de l'œil qui s'attarde et découvre des inconvenances glissées ça et là dans le propos, des notes fantaisistes, comme le chat qui joue avec les bandelettes des momies égyptiennes. La liberté se retrouve dans le geste et le propos. Est-ce parce qu'il est un autodidacte qu'il est difficile de discerner chez LaPalme des influences? A cette époque, il connaissait peu les mouvements et les tendances de la peinture européenne du moment. Il développe donc un geste libre, rigoureux, spontané, et une utilisation de la couleur dont l'éclat s'apparente à certains courants de la peinture américaine, à l'œuvre de Stuart Davis, par exemple, qui peint le quotidien, le terre-à-terre, et refuse le sentiment, l'émotion, comme sujet de tableau. LaPalme ne craint pas non plus l'anachronisme du propos. Il n'est pas un peintre d'histoire mais d'histoires.

Il faut voir Robert LaPalme, penché sur ses gouaches des années quarante, apprécier de quel œil exigeant il les regarde encore. A l'écouter il faudrait les refaire, corriger ce jaune-là, peu satisfaisant. N'a grâce à ses yeux que le dessin, la ligne qui contrôle l'élaboration de l'image, conduit le courant énergétique qui lie les formes entre elles. Et puis le plaisir, la fantaisie, ces composantes si rares dans notre peinture. Et le regret nous vient de ce qui aurait pu être, n'eût été la dispersion inhérente à la vie de tout artiste québécois.





2. Robert LAPALME  
Sans titre.



3. Sans titre.  
(Phot. Michel Filion)